

LeVerbe

DAVID
— *contre* —
GOLIATH

La quête du cinéaste
David B. Ricard





Des modèles pour petits et grands

Comment proposer aux enfants des vertus de courage, de justice et de charité sans les écraser sous une foule de préceptes? Le balado *Graines de saints* des éditions Mame – tiré d'une série de livres du même nom – présente des vies de femmes et d'hommes qui ont décidé de placer l'amour de Dieu et du prochain au cœur de leur quotidien. Avec simplicité et profondeur, cette série de courtes histoires accompagnées de chansons nous donne accès à un trésor trop bien gardé. L'écrivain Bernanos ne disait-il pas: « Notre Église, c'est l'Église des saints »?

⊕ Accessible sur Spotify et avec les livres de la collection *Graines de saints* publiés chez Mame (France).

Faire coucou au bigbang

Au milieu de l'été dernier, le télescope James Webb a transmis à la Terre des images de galaxies nées peu de temps après le bigbang. Selon les scientifiques, ce spectacle aurait mis environ 14 milliards d'années à parvenir jusqu'à nous.

En plus de saluer un tel exploit technique réalisé par l'équipe ayant conçu

le télescope spatial géant, l'Observatoire astronomique du Vatican a tenu à souligner à quel point ces images démontrent l'« amour de Dieu pour la beauté » ainsi que son « étonnante puissance ».

L'Observatoire du Vatican a été fondé au XVI^e siècle par le pape Grégoire XIII. Il est dirigé actuellement par un astronome jésuite, Guy Consolmagno. Comme quoi la science et la foi sont plus compatibles qu'on le laisse parfois entendre.



Le patrimoine, c'est l'avenir!

Chaque année, au Québec, des centaines de bâtiments à caractère patrimonial sont rasés dans l'indifférence la plus totale. Quelques joyaux feront parfois les manchettes: des églises ou des domaines ancestraux soulèveront un peu d'émoi, puis la nouvelle sera reléguée aux oubliettes.

Dans une langue vive – l'auteure enseigne la littérature à Rimouski – qui n'a rien d'un exposé ronflant à propos de « vieilles affaires », le plaidoyer de Marie-Hélène Voyer pour la sauvegarde du patrimoine bâti frappe dans le mille. Bien au-delà des considérations historiques et architecturales, ce qui est déjà pas mal, l'essai percute par sa fine incursion dans notre psyché collective, levant le voile sur notre rapport trouble au temps et à l'espace. À lire!

LA DÉBILITÉ NATURELLE

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

De l'année qui s'achève, les livres d'histoire retiendront la guerre en Ukraine, l'inflation et le trépas de Sa Majesté la reine. Des événements sur lesquels les citoyens lambdas n'ont que peu d'emprise, n'est-ce pas? Hélas, les jougs de la guerre et de la pauvreté semblent indissociables de la condition humaine ici-bas.

Mais il y a aussi tous ces jougs que l'on s'impose soi-même, tous ces esclavages modernes qui nous détruisent à petit feu et auxquels nous adhérons en concédant chaque jour des parcelles de notre liberté, voire de notre humanité. Ainsi, par nos achats sur Amazon, nous nous serions libérés du cordonnier grognon au bout de la rue; par la porno, nous nous serions délivrés des maladies vénériennes et des grossesses non désirées.

*

Au cours de cette même *annus horribilis* – hormis peut-être pour le désormais roi Charles III qui a enfin sa place au soleil – a émergé sur le Web un procédé de création d'œuvres d'art par «intelligence artificielle». Notez les guillemets. Selon moi, un algorithme est aussi capable d'intelligence qu'un ourson en peluche est capable de tendresse.

Toujours est-il que, pour faire fonctionner cette nouvelle patente, il suffit d'écrire quelques mots (par exemple: chefs des cinq principaux partis politiques québécois, à la manière des *Baigneuses* de Renoir), et la boîte à images réalise en un claquement de doigts ce qu'un esprit pervers vient tout juste d'imaginer.

Au début, cet outil fascine. Cela nous impressionne autant que les robots qui rédigent déjà des articles dans la colonne des sports de grands quotidiens, ou que ceux avec qui

nous clavardons sur la page Web du service à la clientèle d'un commerce. J'entends des applaudissements jaillir des salles de rédaction un peu partout dans le monde: «Ça va révolutionner l'art! On n'aura plus besoin d'embaucher des artistes pour illustrer les articles de magazine!»

Nous ne boirons pas de cette eau.

D'abord, parce que nous pensons à toutes les rencontres avec des illustrateurs et photographes, toutes les nuances aux œuvres apportées à la suite de discussions – parfois viriles – avec ces derniers. L'expérience nous l'a maintes fois enseigné: la relation entre des personnes, aussi imparfaites soient-elles, est au cœur du processus créatif.

Puis, et ce n'est pas une mince affaire, on découvre en lisant *La Presse* les preuves que cette vaste entreprise ne peut fleurir qu'en s'appropriant illégalement des milliers d'œuvres d'art faites par de vrais artistes, dont plusieurs sont toujours vivants, pour ensuite les plagier sans vergogne («L'art de copier sans payer», 10 octobre 2022).

*

Dans les autres langues latines, la débilité désigne la faiblesse en général et pas seulement les limites de capacités mentales, comme c'est le cas dans un français familier, où le terme est opposé à la raison.

Devant la puissance croissante de l'intelligence artificielle dans tant de sphères de nos vies publiques et privées, il importe de revendiquer une certaine débilité bien placée. Et avec Paul de Tarse, je clame: «Lorsque je suis débile, c'est alors que je suis fort» (2 Co 12,10). ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

LES TOURS DE LA CITY

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

L'été dernier, je suis allé à New York pour la première fois afin de visiter mon collègue et ami Benjamin. Après le vertige euphorique que provoquent les tours de la City, j'ai rapidement éprouvé une autre nausée.

La ville qui ne dort jamais est follement démesurée: trop vite, trop riche, trop bruyante, trop grande. L'offre de commerces et d'activités paraît illimitée.

Benjamin m'a fait remarquer qu'il est humainement impossible d'essayer tous les restaurants, car il s'en trouve qui ouvrent et ferment chaque jour. En avançant dans les rues, j'avais la même impression qu'en faisant défiler ma page Facebook: une nouveauté surabondante et captivante, mais finalement fatigante et décevante. Trop, c'est comme pas assez.

L'être humain est très limité. Son corps et son esprit ne peuvent prétendre tout pouvoir, tout savoir. Nous sommes fragiles et faillibles. Malgré cela, notre cœur est comme un puits sans fond, creusé par une soif de joie et de vérité impossible à étancher. Les donjuans, *traders* et junkies de ce monde en sont la démonstration dans l'ordre du vice: jamais assez, toujours plus. Jusqu'à tuer autrui, ou à en crever soi-même.

Comment l'homme peut-il donc s'ouvrir sur l'infini sans s'y perdre?

Notre culture technoscientifique et ses disciples transhumanistes croient combler ce désir en repoussant toujours plus loin nos limites. Moins de contraintes, plus de choix: voilà la clé qu'ils proposent. Une croissance économique «infinie», combinée à une technologie «sans bornes», suggère que les frontières de notre nature sont poreuses, voire

évanescentes. Et pourtant, qui peut se dire comblé par ce mirage?

Déjà, dans l'Antiquité, Aristote distinguait deux types d'infinis. L'infini «potentiel», d'abord, est ce à quoi on peut toujours ajouter quelque chose: une somme d'argent, une durée ou une distance. Il est dans les faits toujours limité, mais virtuellement illimité. C'est l'infini, mais dans le sens usuel d'indéfini ou d'inaccompli.

Puis, l'infini au sens strict, ou «infini actuel», est ce qui est toujours au-delà de ce qu'on peut concevoir. C'est l'infini de soi sans terme ou limite et, de ce fait, inquantifiable. L'éternité, par exemple, est sans commencement ni fin. Pour le philosophe réaliste, aucun être naturel et matériel ne peut être infini en ce sens. C'est une marque de perfection absolue, un privilège divin.

Travestir l'illimité en infini est la plus grande misère de l'homme. C'est le péché d'idolâtrie. Les gratte-ciels de New York en sont un symbole frappant. Une fois en haut, on réalise que ces tours de Babel du capitalisme nous éloignent de la terre sans pour autant nous rapprocher du ciel. L'accumulation des biens finis ne mènera jamais à l'atteinte du Bien infini, puisque l'illimité est sans commune mesure avec l'infini.

Plutôt que de multiplier les choix, la personne en quête de plénitude gagne à les simplifier. C'est la grande révélation de saint Augustin, à l'origine de sa conversion: «Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose pas en toi.» Pour combler notre désir d'infini, «une seule chose est nécessaire».

Dieu seul suffit. ■



Rédacteur et responsable de l'innovation au *Verbe*, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale *du neuf* et de *l'ancien* afin d'interpréter les signes de notre temps.



1923-1991

Colette Samson

Colette Samson naît à Lévis en 1923. Laïque, épouse et mère de famille, elle est surtout connue pour son engagement auprès des pauvres, des prisonniers, et de manière plus générale pour sa sollicitude à l'égard des marginaux.

En 1974, elle commence à visiter les détenus du Centre de détention de Québec. À travers cet engagement, elle découvre des personnes blessées dont l'apparente dureté cache souvent une certaine vulnérabilité qu'elle sait reconnaître et respecter.

En 1978, récemment veuve, Colette Samson s'engage à fond dans le soutien

et l'aide aux personnes défavorisées dans le quartier Saint-Roch de Québec. Elle fonde ainsi la Maison Revivre, dont les locaux initialement très modestes changeront pour accommoder la demande croissante. Plus de trente ans après sa mort, la Maison poursuit l'œuvre de Colette Samson dans le quartier voisin de Saint-Sauveur.

Connue pour sa grande compassion et son énergie, la servante de Dieu contribue à travers cette œuvre à répondre aux besoins élémentaires des personnes les plus démunies de la communauté, qui reçoivent auprès d'elle un accueil sans condition. On dit également souvent à son sujet qu'elle accorde une

grande importance à la nécessité pour ces personnes de connaître une forme de renaissance spirituelle et un renouvellement de leur estime personnelle.

En 2018, dans la foulée du récent Jubilé de la Miséricorde, la figure de Colette Samson suscite un intérêt renouvelé, alors que s'ouvrait son procès en vue d'une éventuelle béatification et même canonisation. ■

✚ le-verbe.com/reportage/lincroyable-proces-de-colette-l-samson/

ENTREVUE

COMBATTRE LE **GOLIATH** INTÉRIEUR

Le cinéma existentiel de David B. Ricard

Sarah Christine Bourihane

sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Photos d'Elias Djemil



Artiste difficile à classer, David B. Ricard combine en un tout organique la vidéo, le théâtre, la danse et la performance. Par ses essais documentaires, il dérouté le spectateur. Les thèmes qu'il aborde ne sont souvent qu'un prétexte pour partager son introspection, ses questionnements existentiels. Son plus récent long métrage, *David contre Goliath*, à la manière d'un journal intime, ne traite pas que des films inaboutis qui le hantent. Il nous rejoint aussi à travers une adaptation originale du récit biblique : c'est le combat contre nos propres Goliath.

Le Verbe : Tu t'es filmé presque tous les jours, durant six ans, pour réaliser ce film. Le processus créatif ayant abouti à ton long métrage *Surfer sur la grâce* a aussi été très long. Comment caractériserais-tu ta démarche artistique ?

David B. Ricard : Je m'intéresse à l'intime, à ce qui se passe à l'intérieur, à ce qui est petit, ce qui semble anodin. C'est ce qui fait en sorte que les sujets ne sont pas trop en dehors de moi.

J'ai besoin d'être dans des processus qui me font du bien, dans lesquels j'ai l'impression que c'est vrai, que je n'ai pas à faire semblant d'être quelqu'un d'autre, de me faire violence ou de faire violence à quelqu'un.

Il y a parfois de la déception par rapport à mes sujets. Avec mon film *Surfer sur la grâce*, les gens s'attendaient à voir un film de skate. Le sujet m'a plutôt permis de réfléchir à quelque chose de plus grand, de partager des constats sur moi-même.

Tes films sont le fruit d'une démarche d'introspection, voire d'une quête spirituelle ?

Il y a dans le genre de l'essai un processus autoréflexif qui porte un questionnement sur ce à quoi sert l'acte de créer.

L'introspection, c'est prendre un temps pour ritualiser le regard tourné vers l'intérieur. En installant le matériel de son, en configurant ma caméra pour faire la mise au point, je sais que mon attention va servir le moment, être au service de quelque chose de plus grand que moi. La quête spirituelle, oui, je pense que c'est là-dedans.

Dans ces moments-là, il se passe des choses qui me surprennent, et j'essaie de me mettre dans un état pour les remarquer, les recevoir et dialoguer avec elles.

L'introspection qui vient après l'élément filmique et qui permet de m'analyser, j'essaie de la vivre avec bienveillance. Quand je me mets en scène, ça peut être un

couteau à deux tranchants. Souvent, les gens ne s'aiment pas à l'écran. Au lieu de développer de la haine envers moi-même, j'essaie de développer un amour. Ce n'est pas du narcissisme, je ne le fais pas pour mon image. Mais parce que ce n'est pas facile de s'aimer.

Comme pour la photo de la couverture de ce magazine, où j'ai un effort à faire pour ne pas essayer de contrôler mon image... [rires]

David contre Goliath est né de l'angoisse de voir trois de tes films inachevés, relégués aux calendes grecques. On voit des extraits de ces films comme des fantômes qui te hantent. Tu rencontres tes anciens collaborateurs à qui tu n'as jamais donné suite. Le tout est entrecoupé de chapitres du récit biblique que tu interprètes. Pourquoi ?

Je voulais faire du cinéma muet, avec beaucoup de métaphores. Le récit de David contre Goliath, c'est un mythe fondateur. Beaucoup de symboles m'interpelaient dans ce récit et font sens encore aujourd'hui.

Pour moi, Goliath est à l'intérieur de nous. Il représente ce qui nous met des limites, nous donne l'impression que le moindre obstacle devient une montagne. Il n'est pas si sophistiqué que ça. C'est davantage un construit que l'on se fait. Mais si on use de ruse envers nous-mêmes, on est capable de l'abattre.

David représente ce que l'on n'attend pas. On ne s'attend pas à ce que quelqu'un aille se battre, à cette époque-là, avec un lance-pierre dans un combat au corps à corps. Qu'il ne mette pas d'armure, alors qu'il est le plus petit, qu'il n'a jamais été entraîné pour aller à la guerre.

Sa seule chance était de le battre à distance. Il a donc utilisé son lance-pierre, ayant l'habitude de s'en servir pour tuer des ours et des lions. Il a usé de ruse.

Oui, il a eu l'aide de Dieu, mais ce n'est pas un *Deus ex machina*. Mon interprétation, c'est que oui, il faut rester humble et reconnaître qu'il y a des choses qui nous dépassent. Mais dans nos actions, on a accès à des possibilités. En faisant confiance et en ayant la foi, David a été capable de rassembler les éléments qui l'amèneraient directement vers une victoire.

En allant vers tes anciens collaborateurs, tu tentes de te réconcilier avec toi-même, avec eux. Qu'est-ce que le pardon pour toi ?

Parfois, je peux avoir du ressentiment, sentir que quelqu'un agit moins bien, et ça me rend mal à l'aise. Je rétrécis un peu mon amour pour la personne ou ma



manière de le voir. Mais ce n'est pas le genre de regard que j'ai envie de poser sur mes amis ou sur mes collègues.

Le pardon, pour moi, c'est ne pas laisser ce rétrécissement-là déterminer notre regard. C'est donner une chance et croire que la personne dépasse mon jugement. C'est en faisant ça qu'on permet probablement à l'autre personne de le faire aussi. Les personnes le sentent quand on les catégorise.

Quand il y a comme une ombre sur le cœur, puis qu'on réussit à y mettre de la lumière, j'ai l'impression qu'il y a du pardon. Il y a plusieurs façons de le faire: la gratitude, la vulnérabilité ou la créativité en sont de bonnes pour moi.

Dans ta démarche artistique, le combat contre Goliath est aussi un combat contre les conventions de l'industrie du cinéma. Comment fraies-tu ton chemin, comme artiste qui se veut authentique, dans ce milieu très compétitif?

Dans mon film, il y a une scène où David tombe avec l'armure du roi et se rend compte, étant tombé, qu'il voit les personnages à l'envers. Ça lui fait voir le monde à travers un autre regard, c'est comme une nouvelle étape dans son parcours.

Ça me fait penser aux conventions du cinéma. Je me dis que je n'en ai pas besoin pour faire des films, comme David n'a pas besoin d'armure pour se battre.

Mais il n'y a jamais de liberté complète. Une institution qui facilite la production de quelque chose va nécessairement imposer des limites. Je ne m'empêche pas de tourner quand je n'ai pas d'argent, mais ça m'use beaucoup, et ça use tout le monde à qui je le demande. J'ai fait mon film *Vocalités vivantes* en un an et demi. Être dans un rythme où tu n'as pas tellement d'autoréflexion et de recul, ce n'est pas mon rythme.

C'est clair que dans l'industrie – si on parle [du soutien fourni par des organismes comme] la SODEC ou Téléfilm Canada –, on voit beaucoup de biais. Elle déploie des efforts pour susciter plus de diversité, mais il reste que la fiction est plus représentée que le documentaire, ou le cinéma de Montréal plus que celui des régions.

J'ose croire qu'il existe des manières de faire. Je n'ai pas l'impression de m'émanciper de l'industrie, mais d'en faire partie, un peu en marge.

Ton film se termine par un geste de gratitude, devant un miroir qui prend la forme d'une étoile de

David. Que représente ce symbole, qui revient à quelques reprises dans ton film?

Au début de mon film, je dis que je travaille trop, que j'ai besoin de sortir cette lourdeur de moi. Dans le milieu des arts, j'ai eu à travailler parfois 120 heures par semaine durant des mois.

La fin du film montre que j'ai fait ce parcours d'affronter mes peurs pour me sortir de cette anxiété-là, de la paranoïa, de la charge qui venait avec la responsabilité de ne pas avoir fini quelque chose. C'est là que je suis allé chercher l'image de David, pour combattre avec courage en disant: «Adviennent que pourra, envoyez-moi tous les coups que vous voulez!»

Dans l'étoile de David, il y a un triangle qui pointe vers le haut et un autre vers le bas. La *merkabah*, en hébreu, c'est un symbole qui veut dire *sur la terre comme au ciel*. Entre le spirituel et le concret.

Nous, on se situe entre les deux, au milieu. C'est là que ce symbole est vraiment intéressant. Ne pas rester avec le poids des fantômes et des peurs sur mes épaules, mais ne pas non plus être le surhomme invincible.

Dans ton long métrage, tu rencontres ta grand-mère à sa résidence, avant sa mort. Vous visitez ensemble la chapelle et la salle de cinéma. Que voulais-tu montrer avec ces deux scènes mises en parallèle?

L'autel d'une chapelle, c'est un endroit de recueillement, comme l'est, en un certain sens, une salle de cinéma pour moi. S'arrêter pendant deux heures pour écouter un travail d'écriture, je trouve qu'il y a un rituel là-dedans, comme l'acte de créer.

Ma grand-mère, c'est aussi la seule personne qui m'a amené à l'église durant longtemps. J'y allais l'été, le dimanche, quand on allait au chalet avec elle. Mon frère préférait aller se baigner. Moi, je trouvais quelque chose de vraiment beau dans ce recueillement-là. Il n'y avait pas beaucoup d'endroits où je pouvais, à cet âge, faire de l'introspection.

Outre les dorures et les grands espaces d'une église, on sent qu'un lieu a été sacralisé. Vivre dans des lieux qui sont constamment profanes, je pense que ça nous coupe de quelque chose. ■

✚ La première du film aura lieu durant les Rencontres internationales du documentaire de Montréal, du 17 au 28 novembre.

« SAUVEZ MON ÂME ! »

LA PRÉSERVATION DU PATRIMOINE RELIGIEUX, UN DÉFI COMMUNAUTAIRE

Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

Illustration de Marie-Pier LaRose

« Sauvez mon âme ! » Titre d'une chanson de l'auteur-compositeur-interprète Luc De Larochellière, cette injonction pourrait également être le cri du cœur lancé par des centaines d'églises désacralisées ou excédentaires. Aujourd'hui, plusieurs églises – de moins en moins fréquentées – sont devenues de véritables croix que les diocèses ne peuvent plus, ne veulent plus, porter sur leurs épaules. Ils les vendent au plus offrant. Devant l'hécatombe, *Le Verbe* s'est entretenu avec des experts en patrimoine bâti afin de savoir s'il est encore possible de sauver leur « âme ».



Le ciel est gris en ce 1^{er} mars 2019. La neige recouvre encore les rues. Les quelques piétons qui attendent l'autobus ce jour-là assistent à un moment historique. Devant leurs yeux, deux tracteurs s'affairent à démolir le presbytère de l'ancienne église Saint-Victor. À peine quelques minutes après avoir commencé leur œuvre funeste, les engins se taisent. Dans le silence, les restes fumants de l'ancien presbytère gisent au pied de l'église, qui bientôt subira le même sort.

Aujourd'hui, de l'église Saint-Victor, centenaire, ne subsistent que la façade et son clocher. Tout autour ont pris place le groupe communautaire Pas dans la rue, qui offre des logements aux anciens itinérants, et la coopérative d'habitation Gonthier.

L'ÂME

Toutefois, malgré le développement du site axé sur la dignité des personnes, quelque chose semble manquer à cet ensemble. «Il manque l'âme de l'église! Nous avons sauvé les apparences!» lance Luc Noppen, responsable de la Chaire de recherche sur le patrimoine urbain de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

«Cependant, poursuit-il, je crois que garder l'empreinte physique du bâtiment dans la mémoire des gens, c'est une forme de consolation. Si l'église avait complètement disparu, il est fort probable que, dix ans plus tard, plus personne ne s'en serait souvenu.»

Architecturalement parlant, l'édifice était très banal. «C'était une église temporaire qui aurait pu devenir un centre de loisirs une fois qu'on en

aurait construit une autre plus belle et plus spacieuse à proximité», précise Luc Noppen qui s'est penché sur son histoire.

Banal certes, mais les catholiques de la paroisse y étaient très attachés. «L'attachement que l'on a envers un bâtiment comme celui-ci va être essentiellement affectif. C'est pour quoi j'ai toujours défendu l'idée que cela n'est pas aux experts de dire que ceci est du patrimoine, que cela n'en est pas. Le patrimoine, il émerge dans la collectivité. Il est porté par les gens», avance le spécialiste.

« Dès que
l'on convertit
le bâtiment,
c'est comme
si le lieu qui
était ouvert
vers le ciel se
referme. »

Jérémie Bisson

Quoi qu'il en soit, pour Luc Noppen, le développement du site de l'ancienne église Saint-Victor est un succès dont il parle à l'étranger. «Lorsque je prononce des conférences en Europe, je n'hésite pas à présenter le cas de Saint-Victor comme une réussite.»

Mais une question demeure. Peut-on parler de réussite lorsque l'«âme» d'un ancien édifice culturel n'y est plus? À cette question, Jérémie Bisson, architecte de Québec, catholique pratiquant, répond d'emblée: «Non.»

«Dès que l'on convertit le bâtiment, il y a une certaine perversion, car c'est comme si le lieu qui était ouvert vers le ciel se referme. Les églises sont des lieux de rassemblement. En même temps, elles sont plus que des lieux de rassemblement. C'est une communauté qui célèbre et qui est tournée vers la louange, vers la résurrection et la vie éternelle. Dès que l'on change l'usage de ce bâtiment, on perd la troisième dimension, qui va au-delà de l'usage personnel et de l'usage collectif.»

Néanmoins, selon Jérémie Bisson, «il y a des moyens pour préserver l'âme, ou du moins cette troisième dimension. Par exemple, il faut laisser la possibilité à la contemplation. S'il y a des œuvres d'art, des croix, si les vitraux sont laissés là, s'il n'y a pas un plancher qui vient couper la vue sur le plafond, si le sanctuaire est conservé comme un espace un peu sacré, alors il existe une possibilité que la personne qui le visite, même si le bâtiment n'est plus un lieu culturel, éprouve le désir de se tourner vers Dieu. Je pense que oui, mais il faut que la nouvelle fonction de l'édifice n'empêche pas cette introspection.»

Encore faut-il que les promoteurs et les architectes soient sensibles à la dimension religieuse et spirituelle! «Comme la majorité de la population, ils ne s'y intéressent pas!» souligne-t-il.

Pourtant, certains architectes tentent de sauvegarder l'«âme» des

anciennes églises tout en les rendant aptes à répondre aux besoins des nouveaux propriétaires. C'est le cas de Marie-Josée Deschênes, spécialisée dans «le patrimoine de toute sorte, et tout particulièrement les églises».

Catholique elle aussi, Marie-Josée Deschênes cumule près de 30 années d'expérience comme architecte. Elle connaît bien les défis que cela représente. «Le bâtiment a une âme. Plus il est élaboré, plus des personnes ont travaillé fort, plus les artisans étaient talentueux. Ce sont ces âmes-là qui habitent le bâtiment.»

Lorsqu'elle travaille sur une ancienne église, l'architecte montréalaise applique certains principes. «Par exemple, j'essaie de ne jamais fermer la perspective centrale. D'habitude, lorsque tu fais cela, tu fais un bon bout de chemin.»

LIEU DE RASSEMBLEMENT

Comme Jérémie Bisson, Marie-Josée Deschênes souligne une condition essentielle pour que l'«âme» de l'église désacralisée subsiste dans le temps. «La compatibilité de vocation. L'église, à la base, c'est un lieu de rassemblement.»

Pour elle, il est donc important que le nouveau projet devienne un «lieu de convergence. Il peut y avoir différentes clientèles qui vont utiliser le lieu. Comme il peut y avoir différents espaces dans le lieu. J'accompagne plusieurs comités, plusieurs communautés. Je leur dis toujours: "Il faut d'abord analyser les besoins de votre communauté. Ensuite, pensez à un besoin qui va rassembler, comme des salles multifonctionnelles, des bibliothèques, des gymnases, une épicerie."»

Luc Noppen consacre lui aussi beaucoup de temps à discuter avec des

citoyens qui veulent préserver leur église désacralisée. Il considère que le dialogue est beaucoup plus aisé en milieu rural.

«Ce sont des communautés plus homogènes. Les gens s'identifient à leur village, à leur église. Avec eux, nous discutons au sujet de ce qui leur manque dans le village. Ils peuvent me dire que cela prend un petit café où les gens pourraient venir lire leur journal et se rencontrer. Certains peuvent vouloir un comptoir postal, un guichet automatique. Ensuite, on prend tous ces usages et on met cela dans l'église. Ce qui laisse quand même un bon espace qui sert de lieu de rencontre, notamment pour des services religieux ou encore des services funéraires. Cela devient un bâtiment qui est occupé à plein temps.»

Marie-Josée Deschênes aime également travailler de cette manière. «C'est ce que je veux, moi, des projets porteurs pour la communauté. C'est mon rêve. Chaque fois que je m'embarque dans un projet, c'est ce que je tente de mettre en application. Jusqu'à maintenant, cela va bien.»

En ville, cependant, les choses peuvent se compliquer, car les enjeux sont plus significatifs. Il faut donc une plus grande vigilance. Luc Noppen veille au grain. «Mon grand plan, c'est d'utiliser le plus possible d'églises et de sites à des fins communautaires pour que les promoteurs ne partent pas avec les bâtiments et le terrain.»

DES MILLIONS ET DES MILLIONS

Outre le site de Saint-Victor, Luc Noppen cite comme exemple à suivre le cas de l'ancienne église Sainte-Brigide à Montréal. «Cela fait presque 20 ans que je travaille là-dessus. On aura dépensé bientôt 35 millions parce que beaucoup de

groupes communautaires se sont investis là-dedans. Nous avons construit dans le stationnement une coopérative d'artistes, une cinquantaine de logements. Sept ou huit groupes communautaires se sont installés là. C'est un milieu vivant. Il reste une dernière portion de la nef à réaménager prochainement, et là, cela sera terminé.»

Malgré tout, pour les catholiques, une église transformée est une mort qu'il faut vivre, un deuil qu'il faut surmonter. Davantage encore si l'édifice disparaît complètement.

«C'est certain que nous aurons besoin de moins en moins d'églises à conserver pour le culte. Je pense qu'il ne faut pas trop se scandaliser du fait que des églises vont être démolies. Nous n'avons pas le choix. Il faut abandonner un peu. C'est un deuil nécessaire, malheureusement. Il faut passer par la mort pour ressusciter avec le Christ. Je pense qu'il faut passer par cette mort-là!» lance Jérémie Bisson.

«Parce que c'est un tsunami!» ajoute Luc Noppen. «Il suffit de lire les journaux pour comprendre la situation. Si nous voulons éviter des démolitions en cascade et des récupérations par des promoteurs véreux, si nous voulons redonner ce patrimoine entre les mains des collectivités locales, il faut investir un peu plus pour traiter plus de cas. Nous avons averti le gouvernement du Québec que, si nous voulons vraiment être cohérents dans ce dossier, il va falloir investir 100 millions par année.»

C'est probablement à ce coût que l'on arrivera, peut-être, à sauver l'âme des églises tombées au combat. ■



DES GANGS DE RUE À LA BANDE DE MARMOTS

Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

Illustration de Marie-Pier LaRose

Avec ses deux sacs poubelles et sa boîte en carton, Mathieu était loin du prestige des gangs de rue de Montréal. Itinérant depuis des mois, il venait d'atterrir à Verdun, sur le perron du presbytère des moines barbus en bures grises. Il était prêt à tout.

Sa carrière criminelle avait été brève. Il n'était pas très bon, se plait-il à dire. Il avait arnaqué son entourage au grand complet. «Je squattais chez l'un, puis chez l'autre. J'ai même volé ma mère. J'ai trahi la confiance de tous. Je me suis retrouvé seul», laisse-t-il tomber, avec ce regard tendre des criminels repentis.

Il errait dans les parcs de Hochelaga-Maisonneuve, là où il avait grandi. Sa mère, inquiète, passait à l'occasion. «Elle m'a proposé de revenir chez elle. J'y suis pas resté longtemps. On se chicanait trop.»

COMBINES

Trouver le tour de gagner 10 ou 20 dollars pour acheter quelques grammes de *pot*, c'était

le but de sa journée. Tous les moyens étaient bons : vendre sa carte d'assurance sociale ; se faire passer pour un dealleur et filer avec l'argent.

Il avait l'expérience des combines. À sept ans, il trainait dans les ruelles avec sa *gang* : «On *pitchait* des roches, on sonnait aux portes. Au secondaire, j'ai monté une gamique pour foxer mes cours, tous les jours, sans que personne s'en rende compte. J'étais bon à l'école, mais j'étais paresseux. Je m'ennuyais, alors je suis parti. Le seul reproche que je pourrais faire à ma mère, c'est de ne pas avoir insisté pour que j'y reste.»

On pourrait croire qu'il faisait tout ça juste pour mal faire. Mais il sait, mieux que personne, que c'était pour être quelqu'un aux yeux des autres, lui qui n'avait jamais été grand-chose pour personne, à commencer par ses parents. «Ma mère avait 18 ans quand elle m'a eu. Mon père était parti. Les services sociaux ont voulu lui faire signer des papiers d'adoption, mais elle a refusé. J'ai été barouetté d'une famille à l'autre : ma grand-mère, ma tante Danielle, ma tante Johanne, mon oncle aussi... Le jour

où j'ai appelé ma tante "maman", ma mère est arrivée en trombe et m'a gardé.»

Encore aujourd'hui, à 43 ans, Mathieu est un homme qui crée difficilement des liens. «Je suis attaché à ma femme et à mes enfants, mais ceux qui sont gentils avec moi, qui veulent me rendre service, qui manifestent de l'amitié? Je demeure méfiant... Mais j'y travaille!»

Avec l'adolescence arrivent les gangs de rue, l'alcool, la drogue, le sexe. «Ce n'était pas comme les gangs d'aujourd'hui, rattachés aux motards et au crime organisé, c'étaient les années 1980. Il y avait les Haïtiens, les Latinos... On se tenait au parc. On se battait à coups de bâtons de baseball et de machettes. Aujourd'hui, c'est des *guns*.»

Jusqu'à 23 ans, il y va à fond: abus de drogues et d'alcool, trafic de stupéfiants, vols de voitures, vols par effraction. Son dossier criminel prend de l'épaisseur, les amendes pénales s'accumulent, comme les démêlés avec la justice. Les quelques «détentions préventives» ne changent rien.

Y avait-il une petite voix qui lui disait d'arrêter? «Tout l'temps! Je regardais le monde, la vie "normale", je me disais qu'un jour j'allais devoir rentrer là-dedans, mais je retournais à la *dope* pis au sexe pour faire taire ma conscience.»

LA VIE ADULTE

Sa blonde le quitte. Il consommait trop. Cette rupture pousse Mathieu vers une réunion de Narcotiques Anonymes.

«J'ai arrêté de consommer, mais sans changer mes comportements. Je ne payais pas mon loyer. Je volais des trucs à ma *job*. Mais il y avait une fille qui m'attirait. Les mercredis, elle se rendait au Pharillon, des soirées qui ressemblaient à celles des NA, mais chrétiennes. J'étais méfiant par rapport à ça, mais comme elle en revenait toujours tellement joyeuse, j'y suis allé. J'ai rencontré le fondateur, l'abbé

Christian Beaulieu, un passionné! Sa façon d'enseigner m'a accroché. C'est là que ma guérison a commencé, en même temps que ma foi.»

C'est ainsi qu'il aboutit sur le perron des frères franciscains de l'Emmanuel, qui l'accueillent avec charité, tout en cultivant la vérité.

«J'ai vécu cinq ans là-bas. Les moines ont joué le rôle de père avec moi. Avec eux, j'ai repris contact avec ma masculinité, j'ai appris à agir en homme.»

Un matin, par exemple, frère Denis-Antoine le voit dans la cuisine. Surpris, il demande: «Tu travailles pas aujourd'hui?» Mathieu répond que non, qu'il n'en a plus envie.

«Il m'a répondu: "Mon père a travaillé dans les mines de Rouyn-Noranda six jours sur sept toute sa vie. Travailler, c'est pour mettre du pain sur la table; pas pour s'amuser!" Cette réponse m'a marqué. J'avais la mentalité du moindre effort. Après toutes ces années, je lutte encore contre ça. Je reste vigilant.»

Une autre fois, Mathieu exprime son désir de rencontrer une femme. Il voulait, disait-il, partager sa vie avec quelqu'un. Frère François-Marie, réputé pour ne pas avoir la langue dans sa poche, avait lancé: «Si tu veux offrir ta vie à quelqu'un, faudrait d'abord que tu la rendes intéressante!»

«C'était raide, mais c'était la première fois qu'un homme me parlait comme ça, avec douceur, sans jugement. Il avait raison! Je n'avais pas de travail sérieux, pas de scolarité. Je recherchais toujours la facilité.»

LES CICATRICES

À travers quelques rechutes et des problèmes de comportement qui persistent, Mathieu «grandit comme homme et comme chrétien». Il fréquente le groupe de prière des Sœurs de la Providence, lesquelles l'aident énormément.

« Là, j'ai rencontré Annie, ma femme. Elle avait son appartement, sa *job*, son auto... Moi ? Deux sacs ! Une boîte ! J'habitais un presbytère ! Je ne pouvais même pas encaisser un chèque, c'est elle qui me les changeait. Je faisais dur ! Ça m'a *challengeé*. »

Le couple décide de se marier. Annie reçoit un diagnostic de cancer. Ils retardent le mariage. Par miracle, Annie s'en remet tandis que Mathieu déniché un travail dans une multinationale. Ils se marient le 3 juillet 2005.

« Après 17 ans de mariage et trois enfants, on est un couple uni. Juste ça, c'est un miracle ! lance Mathieu tout souriant.

« On n'est pas parfaits. On claque les portes, mais on se pardonne. On s'ajuste. Avec le temps, on a trouvé la communauté chrétienne idéale pour notre famille. À force de fraterniser et de prier ensemble, je constate que chaque famille, chaque couple a ses défis. »

Devenir chrétien ne signifie pas vivre au pays des merveilles. Le passé laisse des cicatrices. « La drogue a bousillé ma mémoire et ma concentration. Je souffre d'être incapable de lire. Prier est ardu. Ma relation aux femmes et à la sexualité demeure complexe. Je suis attiré par les plaisirs faciles qui sécrètent de la dopamine, comme boire, manger, dormir, *scroller* [NDLR : faire défiler l'écran à l'infini] sur Facebook... J'y résiste de plus en plus, par la grâce de Dieu. »

Cette connaissance de soi, de ses forces, de ses faiblesses, ça, c'est du solide. Il a une résilience hors du commun. Peu de choses l'intimident. Il ne craint pas les itinérants éméchés, couchés par terre. « On leur fait des biscuits et on va les leur porter, en famille. »

Il n'a pas peur non plus d'aller parler au voisin qui cause des embêtements. « J'ai une force de caractère et physique qui me permet d'endurer beaucoup de choses. Je pense que ça m'aide à être un rocher pour ma famille. »

Se défaire de la méfiance reste un combat, mais

la vie spirituelle procure un nouvel éclairage. « Le jour où j'ai reçu l'Esprit Saint, tout a changé. C'est comme si j'avais des vitres toutes sales et que les prières les avaient nettoyées. J'ai pu voir les dons que Dieu avait préparés pour moi depuis toujours. »

« J'ai vécu cinq ans là-bas. Les moines ont joué le rôle de père avec moi. Avec eux, j'ai repris contact avec ma masculinité, j'ai appris à agir en homme. » – Mathieu

Et le plus beau ? « C'est le pardon. Dieu m'a pardonné tout ce que j'ai fait. Ce serait mal de ne pas me pardonner à moi-même. Ça voudrait dire que mon jugement à moi est plus grand que celui de Dieu. »

Mathieu en est venu à remercier Dieu pour son histoire. Cette histoire, comme il le dit, qui parle bien plus des actes concrets et bienveillants de Dieu que de ses mauvaises actions à lui. N'est-ce pas dans le fumier, d'ailleurs, que poussent les plus belles fleurs ? ■

- + providenceintl.org
- + pharillon.org
- + franciscains-emmanuel.org
- + naquebec.org

CE QUI NOUS LIE

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

A la veille de la rentrée, nous avons appris le décès d'un éducateur employé par l'école secondaire privée où je travaille. Comme animatrice de pastorale, mon rôle était clair: je devais assurer l'accueil et l'accompagnement des jeunes touchés par cet événement. Pour certains, ce serait le premier contact avec la mort. En plus d'être ébranlés par la perte d'un proche, ils risquaient d'être troublés en se découvrant, eux aussi, mortels.

Je venais de terminer de décorer la chapelle pour l'arrivée des élèves. Parmi les tournesols et le matériel scolaire déposés au pied de l'autel, j'ai ajouté la photo du défunt. J'ai allumé des bougies, j'ai ouvert la porte et attendu. Rapidement, des élèves sont venus. Une jeune fille de troisième secondaire s'est lancée: «Madame, à quoi ça sert de vivre?»

J'ai pointé un verset biblique, affiché pour l'occasion: «L'amour ne passera jamais» (1 Co 13,1). J'ai affirmé que je croyais que nous étions créés par amour, pour l'amour. Nous avons discuté de nos projets, de ce qui nous rend heureux, de ce qui subsiste quand tout est accompli. La mort, cette certitude, pose un horizon à nos vies. Qu'allons-nous en faire?

Après une heure d'échanges, j'ai renvoyé l'élève en classe: «Merci, madame, ça m'a beaucoup aidée.»

UNE CONVERSATION IMPOSSIBLE

À la polyvalente d'à côté, j'aurais pu être réprimandée pour cette intervention. Depuis 2019, dans le réseau public, il est interdit pour quiconque d'arbore un signe religieux visible. On ne peut discuter de spiritualité qu'à

condition d'entretenir un flou artistique sur ses convictions personnelles. On considère que quiconque s'expose risque d'endoctriner ses élèves. On joue à faire semblant que tout le monde pense la même chose. Ou on prétexte que certains sujets sont trop sensibles, trop intimes, pour être discutés. Dans ces conditions, aucun dialogue n'est possible. Le religieux est réduit à une expérience subjective, laissant chacun seul face à lui-même.

LES DOGMES DU DÉVELOPPEMENT PERSONNEL

C'est dans ce contexte que les dogmes du développement personnel se sont frayé un chemin dans les établissements scolaires. La spiritualité est mise au service de la performance. On pratique la méditation pleine conscience pour réduire l'anxiété et améliorer sa capacité à se concentrer. On valorise les émotions jugées positives comme la joie, la fierté, la gratitude, convaincus que quand on veut, on peut. Il ne reste que peu de choses à dire à ceux qui, malgré des dizaines d'heures d'études, continuent à échouer à leurs examens, à leurs camps de sélection, à leurs auditions.

Devant cette impasse, on n'a trouvé comme solution que de laisser la profession d'animateur, de pastorale comme de vie spirituelle, s'éteindre. À moyen terme, la vie spirituelle semble condamnée à disparaître des établissements scolaires.

Les questions fondamentales de la vie seront vidées de toute référence à la transcendance. La souffrance et le deuil considérés comme des problèmes de santé mentale. L'empathie ne peut se développer qu'au contact de sa propre fragilité et de celle des autres. ■



Valérie Laflamme-Caron est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 100 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 20 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Brigitte Bédard, Benjamin Boivin, Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Benjamin Boivin

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

JOURNALISTES

Sarah-Christine Bourihane et Brigitte Bédard

GRAPHISTES

Émilie Dubern et Marie-Pier LaRose

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

RÉVISEURS

Robert Charbonneau et Florence Malenfant

AUDIOVISUEL ET MONTAGE

Marc-Antoine Beaudette

RESPONSABLE DU FINANCEMENT

Jean-David Tremblay

Les illustrations des pages 3, 4 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture : Elias Djemil.

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

2470, rue Triquet, Québec
(Québec) G1W 1E2

Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

DES CHIFFRES ET DES MOTS

En 2021, le gouvernement du Québec a distribué

20 M\$

pour la **restauration** de 3 orgues et 62 bâtiments patrimoniaux à caractère religieux.

La même année, le Conseil du patrimoine a octroyé sa plus importante subvention en investissant

5 M\$

pour la restauration de la cathédrale Sainte-Thérèse-d'Avila à **Amos**.

Sources : www.patrimoine-religieux.qc.ca

80 %

des **touristes** qui viennent à Montréal visitent au moins un lieu de culte patrimonial.

LA RÉDAC RECOMMANDE

De plus en plus, le rock chrétien se taille une place assez enviable dans les palmarès en Amérique, si bien qu'il n'est pas rare de voir certains artistes de cette scène se hisser dans les listes du magazine *Rolling Stone* ou dans le fameux *Billboard*.

Parmi ces artistes qui ne cachent pas leur foi, le nom de Matt Maher en est certainement un à suivre. Outre ses chansons



vies, des millénaires plus tard. (A. A.)

➕ Matt Maher, *The Stories I Tell Myself*, Provident Label Group, 2022, 88 minutes.
www.mattmahermusic.com

VIDÉOS L'INTERROGATOIRE



avec Catherine Aubin

Découvrez la nouvelle série *L'interrogatoire* avec ses brèves réflexions sur nos plus grandes questions existentielles.



avec Édouard Shatov



FAITES LE LIEN



RELIEZ FOI ET CULTURE.

Contribuez à notre campagne majeure.

LeVerbe
médias